

Daniele Zito

Robledo

Traduit de l'italien par Lise Chapuis

Parution 7 février 2019

Genre : Roman

Nombre de pages indicatif : 288

Prix indicatif : 20 €

ISBN : 978-2-267-03126-3



Christian Bourgois éditeur
www.christianbourgois-editeur.com

Travailler sans être payé : un usage qui, pour de nombreuses personnes, surtout au début, représente le prix à payer pour accéder au monde du travail. Mais si, plutôt qu'une étape obligée, il s'agissait d'un choix conscient ou, pire, du fruit d'une obsession ? Si, là, dehors, il y avait des personnes qui travaillent pour le simple plaisir de se rendre chaque jour dans le même lieu, de revêtir une tenue de travail et, pendant huit, neuf, dix heures, de se mêler aux autres dans le seul but de donner un sens à leur journée, saurions-nous les reconnaître ? Saurions-nous les comprendre ? Saurions-nous raconter leur histoire ?

Robledo traite de ces spectres, de leur détermination farouche, de leur « parcours de libération » délirant, et le fait à partir des traces qu'ils ont laissées derrière eux : des faits divers, des interviews, des billets d'adieu, des pages de journal intime, que leur organisation, née par nécessité, a générés.

Ce livre cependant est aussi l'histoire de Michele Robledo, du premier qui a parlé (et peut-être inventé) leur monde, leur visage, leur utopie. Obscur, grotesque, féroce, poétique, ce roman très original donne corps à une nouvelle façon d'expliquer les contradictions de la société dans laquelle nous vivons, en interrogeant le lecteur à chaque page et en le désorientant car, comme l'affirme le héros : « Chaque version est également plausible, toutes cependant peuvent être réfutées, et aucune totalement démentie. Qui croire, donc ? De qui se méfier ? »

« En un jeu captivant à la manière de Borges, *Robledo* mêle les genres, de l'essai à l'article de presse ou au journal intime, en passant par le fragment de prose lyrique et la poésie. [...] *Robledo* est l'un des plus beaux livres qui aient été écrits sur l'Italie contemporaine et sur notre génération, un livre qui s'interroge en profondeur sur la misère et le désespoir de la crise. » **404**

Né à Syracuse, Daniele Zito est ingénieur en informatique.

Interview dans *Vanity Fair*

Pourquoi accepte-t-on de travailler sans être payé ? Pourquoi accepte-t-on des stages sans fin ? Même si les chiffres sont réconfortants, la vérité est que les contrats à durée indéterminée restent un mirage : au cours de l'année 2017, les embauches ont augmenté de 25,9 %. Il y aurait de quoi crier de joie s'il ne s'agissait de CDD, avec un véritable boom pour les contrats « sur appel » (au coup par coup). « Le nombre de personnes salariées est le plus élevé depuis 40 ans », a exulté le Premier ministre Paolo Gentiloni après que l'ISTA en a dénombré 3 180 000, plus de 60 000 de plus qu'en octobre 2017. Les emplois à durée indéterminée, cependant, ceux qui donnent une véritable stabilité, n'auraient enregistré pratiquement aucune variation selon les données de l'« Observatoire sur le travail précaire ».

Finalement, c'est le travail précaire qui semble s'installer. Le travail reste un droit constitutionnel, mais c'est sur le type de travail qu'il faudrait argumenter : personne ne s'intéresse à la façon dont le travail est organisé pourvu que, d'une manière ou d'une autre, et sous quelque forme que ce soit, il y ait du travail. Les plus jeunes, angoissés à l'idée de ne jamais trouver d'emploi, acceptent de travailler sans être payés, considérant que c'est déjà une chance de faire quelque chose dans un bureau ou une quelconque entreprise.

Daniele Zito, chercheur universitaire à l'université de Catane et écrivain, a fait de cette question le cœur de son second roman, *Robledo* : le héros est un homme de quarante-cinq ans, engagé dans l'activité de TpT (Travail pour le Travail), un travail dégagé de la logique du salaire, que les personnes exercent pour le seul plaisir de travailler. C'est à lui, qui a longuement pensé à cette question (aussi par expérience personnelle), que nous avons demandé si le fait de travailler sans salaire, juste pour ne pas rester à rien faire, peut avoir du sens : « Non, d'après moi, non. Pourtant je me rends compte que c'est une pratique répandue, extrêmement répandue. La péninsule est pleine de personnes qui travaillent sans attendre une rétribution matérielle : des stagiaires, des gens qui suivent des masters, des travailleurs en période d'essai, des assistants universitaires, des bénévoles obligés de remplir des relevés d'heures de travail. De toute évidence, quelque chose les pousse à agir de la sorte. Dans mon livre j'essaie de vérifier des hypothèses, en invitant le lecteur à faire la même chose. »

Selon vous, à quel point aujourd'hui, le travail confère-t-il une identité à l'homme ?

Beaucoup, énormément. Le travail reste pour la plupart des gens un des principaux moteurs de sens de l'existence. Son absence crée des gouffres dans l'identité des personnes, des vides impossibles à combler.

Vous qui vivez en Sicile : le monde du travail est-il différent dans le Sud et dans le Nord ?

Il est différent, oui : il y a davantage d'emplois dans le Nord ; en moyenne, les rétributions sont également plus élevées dans le Nord. En revanche, les formes de contrats sont les mêmes. On se dirige partout vers une précarité perpétuelle masquée de diverses façons.

Selon vous, pourquoi n'y a-t-il plus aujourd'hui de grandes actions collectives pour les droits des travailleurs ?

Parce que cette jungle de formes contractuelles ne permet pas aux travailleurs de se coaliser. Deux travailleurs assis l'un à côté de l'autre et exerçant des fonctions identiques ont en général des contrats différents et donc des conditions de travail, des tutelles et des rétributions différentes. Dans un scénario de ce type, il est très complexe de créer des organisations de travailleurs, de quelque type que ce soit.

Un CDD sans cesse renouvelé n'est pas, loin de là, un CDI. Quelle influence ce changement peut-il avoir sur la société ?

Une influence énorme ! La précarité au travail implique la précarité salariale qui, en cascade, implique la précarité existentielle. Si vous ne savez pas ce qu'il adviendra de vous et de votre travail dans six mois, neuf mois, un an, il devient assez compliqué, pour ne pas dire impossible, d'élaborer un quelconque projet. On vit au jour le jour. L'idée même de futur se fait de plus en plus floue, juste un peu plus nette qu'un rêve éveillé. Aucune des personnes que je connais et qui sont dans cette situation ne croit dans le futur.

Quel faites-vous dans la vie ?

Je suis chercheur dans le domaine des technologies informatiques. Je travaille surtout pour des commanditaires privés.

Le travail dans un monde idéal : plutôt le modèle des années 1970 ou celui d'aujourd'hui ? Et pour demain, qu'imaginez-vous ?

Plus comme dans les années 1970, évidemment. Grâce aux luttes des années précédentes, le travail était réellement devenu un droit pour tous. Aujourd'hui, nous sommes en train de revenir rapidement à une situation d'exploitation semblable au XIX^e siècle. Je n'imagine pas grand-chose de bon pour demain. En général, j'appartiens à une génération qui n'a pas les instruments nécessaires pour se représenter aucune forme de lendemain, ni positif ni négatif.